

## Depuis que Louise était partie...

L'homme composa le code de la porte d'entrée de l'immeuble et pénétra dans le hall.

Il s'arrêta devant la rangée de boîtes aux lettres, ouvrit celle au nom de « MERMET C et L », puis, après s'être engouffré dans l'ascenseur, appuya machinalement sur le « 2 ».

Arrivé sur le palier, il introduisit sa clef dans la serrure de la porte en bois verni qui faisait face à l'ascenseur et entra dans l'appartement.

« C'est moi... Charles... », dit-il d'une voix volontairement forte.

Il ôta son pardessus pour le suspendre au porte-manteau de l'entrée. Sur la patère voisine, pendait une veste de femme, au parfum chypré.

Il fit quelques pas jusqu'au salon, se tassa dans son fauteuil comme épuisé par sa journée de travail.

Il détestait ce mois de novembre, la nature en déclin, la lumière fade, le temps gris, la solitude et le repli sur soi.

Charles saisit son cartable déposé à ses pieds pour le placer sur ses genoux.

Les coins écornés, les marques d'usure du cuir témoignaient d'une fidèle collaboration.

Il enseignait la philosophie, depuis bien trop longtemps, à des générations d'étudiants dans le même établissement bordelais, le lycée Montesquieu.

D'un geste las, il ouvrit son cartable pour en sortir un paquet de copies qu'il jeta sur la petite table du salon. Il se dit qu'il les corrigerait plus tard.

La soirée sera longue, comme hier et demain, depuis que Louise était partie.

D'autant qu'il y avait peu de chances de trouver quoi que ce soit d'innovant dans les travaux de ses élèves, rivés à leur écran de téléphone, qui avaient abandonné la philosophie « Platonicienne » pour une autre, « TikTokicienne », beaucoup moins complexe à appréhender.

Quand Louise était encore là, il aimait lui relater les discussions souvent exaltées de ses élèves. Celle entendue aujourd'hui l'aurait certainement réjouie.

Deux élèves discutaient âprement de la rotondité de la terre.

L'un s'appuyait sur les thèses de Pythagore, l'autre sur celles de son pote Igor, influenceur de son état :

- Mais, je te dis que la Terre est plate, affirmait ce dernier. On veut nous faire croire que c'est une boule mais comment tu expliques que la ligne d'horizon est plate sur des kilomètres et non pas courbée.

- La Terre est ronde, ignare de platiste ! rétorquait l'autre.

- Oui, je suis d'accord avec toi. La terre est ronde comme l'est une table ronde. Plate comme un disque et entourée d'un haut mur de glace, pour éviter de tomber.

Abasourdi d'entendre pareilles vérités alternatives, où les contre-vérités complotistes le disputaient à l'obscurantisme, Charles s'était éloigné.

Paraphrasant Molière, il pensa « la peste soit de l'influence et des influenceurs ».

Toutefois, il sourit quand une réflexion lui traversa l'esprit. En effet, notre vie sociale et notre morale ne trouvaient-elles pas leurs origines dans les préceptes d'un influenceur, né à Bethléem, il y a plus de deux mille ans, déjà suivi à l'époque par douze *followers* ?

Le vieux professeur aurait tant voulu partager ces moments avec Louise.

Il occupait depuis toujours ce même appartement cossu, dont les fenêtres donnaient sur la Place Pey-Berland, dans un immeuble bourgeois à l'architecture haussmannisée, comme on en rencontrait beaucoup à Bordeaux, trop grand pour eux deux, la nature n'ayant point voulu leur donner d'enfant.

Alors, l'inutile chambre d'enfant avait été transformée en chambre d'amis, devenue à son tour, superflue, les amis s'étant éloignés les uns après les autres, depuis l'absence de Louise.

Ce soir, l'appartement lui semblait plus vaste encore.

Une photographie de leur mariage trônait sur le manteau de la cheminée en marbre de Payolle.

Que Louise était belle dans sa robe blanche en organdi de soie.

Qu'il se trouvait ridicule avec ce gros nœud papillon de velours gris, qui pourtant avait été étonnamment à la mode, dans les années soixante-dix.

Il se rappelait la douce voix de Louise, qui, au début de leur union, l'appelait amoureusement « mon Charles », transformé plus tard en un « mon chat » plus sensuel.

Il reprit le paquet de copies.

Deux mois après la rentrée scolaire, il avait donné comme sujet à sa classe de Terminale, une réflexion autour de cette pensée de Pascal : « *La Vérité subsiste éternellement* ». C'était le premier exercice ambitieux donné à ses élèves. Mais la barre n'était-elle pas placée trop haut pour cette génération rompue au langage phonétique des messages courts ?

Au début de ses années de professorat, sa jeune épouse lui avait conseillé de commencer sa lecture par la conclusion rédigée par l'étudiant, arguant que si la fin était réussie, l'ensemble du devoir devait l'être également. Il avait toujours suivi ce conseil de Louise.

Charles sortit son stylo à encre rouge, bien que réticent à l'utiliser pour ses commentaires, assimilant cela à une correction-sanction, peu constructive et difficilement acceptée par l'élève.

La conclusion de cette première copie n'était guère prometteuse.

Le premier paragraphe du développement confirma ses craintes :

*« Les siècles passent, les civilisations s'effacent, mais la vérité persiste, indestructible, solide masse. Elle est le phare qui guide les âmes égarées, la boussole de nos vies, toujours préservée. »*

Suivaient quatre feuillets de la même veine.

L'étudiant avait clairement fait appel à sa nouvelle amie au doux nom de *ChatGPT* pour répondre à l'exercice.

Le correcteur se retint d'écrire en marge : « Copie d'un benêt. Copie à benner ».

Mais, contrairement à la plupart de ses collègues, il n'était pas partisan de ces jugements lapidaires, supposés spirituels, qui restent gravés à vie dans la mémoire des étudiants.

Il préféra un commentaire plus constructif : Votre argumentation, en plus d'être pompeuse, est clairement pompée. Ne faites plus appel à une intelligence artificielle, ayez confiance en la vôtre.

Au fur et à mesure de sa lecture des copies, l'enseignant se désespérait.

Aucune réflexion n'émergeait autour de la dualité « Réalité - Vérité ». Nulle trace de la fameuse phrase de Montesquieu : « *Vérité dans un temps, erreur dans un autre* ». Encore moins de cette maxime lue dans un ouvrage dont il ne se souvenait ni du titre, ni de l'auteur : « *La vérité n'est qu'un mensonge qui n'a pas été encore réfuté* ».

Soudain, des bruits parvinrent de la pièce contiguë, de l'autre côté du mur du salon.

Il n'en fut pas surpris et reposa, avec précaution, les copies.

Charles cherchait à capter le moindre mot de ce qu'il se disait dans la pièce voisine.

Non par curiosité, mais avec la même attention que l'on prête à un bulletin météorologique, par temps d'orage, pour connaître ce que nous apportera demain, sans réel espoir de voir le beau temps poindre à l'horizon.

Au moins si le temps pouvait se maintenir, pensa-t-il.

Une voix de femme aux intonations à la fois douces et fermes, donnait des directives attentionnées, dans un moment qui s'apparentait à une fin de repas et un début de coucher.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit. Une jeune femme sortit de la chambre.

Charles la salua : « bonsoir Emma ».

Emma accompagna son sourire d'un feutré « bonsoir » ajoutant à mi-voix : « La journée a été calme. Nous avons regardé, comme tous les jours, l'album de photos de famille. Elle se repose maintenant ».

Après avoir repris son sac à main ainsi que son vêtement accroché à la patère de l'entrée, Emma quitta l'appartement, saluant Charles qui referma la porte derrière elle.

Il pénétra dans la chambre. Emma avait pris soin de tirer les lourds rideaux de velours vert et laisser la lampe de chevet allumée.

Il s'avança vers la femme allongée dans le lit. Celle-ci ouvrit les yeux.

- Je te réveille, Louise, pardonne-moi, dit-il.

La femme ne répondit pas, les joues pales, le regard vide.

Il insista, posant la question rituelle.

- Comment te sens-tu aujourd'hui ?

- Je vais bien, Monsieur, merci, répondit-elle

- Monsieur ? mais Louise, je suis ton mari.

Elle parut faire un effort, plissant les yeux pour tenter de reconnaître ce visage, dans la pénombre.

Mon mari ? cet homme-là est bien trop vieux pour être mon époux. Mon mari est un homme jeune, pensa-t-elle, rien à voir avec ce vieil homme qui me rend visite.

La maladie de Louise s'était déclarée il y a cinq ans.

L'absence de vie sociale pendant la pandémie avait accéléré le processus dégénératif.

Emma venait tous les jours de la semaine lui apporter les soins nécessaires, préparer ses repas, administrer ses médicaments, et lui tenir compagnie.

Charles avait fait le choix du maintien à domicile plutôt qu'un hébergement dans un établissement « pour vieux ».

- Ma chérie, je suis Charles, ton mari, répéta-t-il, d'un ton apaisé.

Louise n'avait ni la force ni l'envie de discuter. Après tout, cet inconnu lui semblait bienveillant.

- Mon mari ? ah... oui... peut-être..., puisque vous me le dites.

Charles s'assit sur l'autre lit jumeau, pour raconter à sa femme, comme tous les soirs, les événements qui avaient ponctué sa journée.

La capacité d'attention de Louise équivalait celle de ses élèves quand il développait les thèses de Démocrite. Progressivement, ses yeux se perdirent dans l'infini du plafond. Elle ne l'écoutait déjà plus. Louise était partie.

La souffrance qu'il vivait au quotidien aurait permis à ce « prof de philo » de discourir pendant des heures, face à ses élèves, sur les notions dissemblables de réalité et de vérité.

La réalité, c'est que Louise était là, physiquement, à ses côtés, dans la chambre de leur appartement. En vérité, pour Charles, cela faisait plusieurs années que sa Louise était partie.

Charles se leva silencieusement pour ne pas réveiller son épouse qui semblait s'être assoupie et lui déposa un tendre baiser sur le front.

Alors qu'il refermait délicatement la porte de leur chambre, il entendit une voix redevenue claire comme autrefois, lui dire : « Bonne soirée, mon chat ».

Charles sentit ses yeux se mouiller de larmes, goûtant ce moment de bonheur qu'il savait fugace.